

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992, plusieurs centaines de milliers de dollars ont été octroyés à des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu d'elles une fois leur formation complétée? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons retrouvé quelques-unes. Nous allons à leur rencontre et sollicitons leur témoignage. Ensemble, nous tentons de refaire le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices que celle-ci nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études.



Quand passion rime avec profession

Danielle Cloutier n'avait pas de plan de carrière m'a-t-elle confié. Elle est devenue géomorphologue, une discipline scientifique pointue et très utile en protection des écosystèmes et des paysages. Elle est maintenant chargée d'enseignement au programme de maîtrise professionnelle en Biogéosciences de l'environnement. Suivez son parcours.

Entrevue menée par France Rémillard

Madame Cloutier, merci d'avoir répondu à l'invitation, je suis très curieuse de découvrir le travail d'une géomorphologue et de refaire avec vous le parcours qui vous a menée à cette discipline.

La géomorphologie, expliquez-nous ce que cela représente

Le champ d'études concerne les reliefs terrestres et le rôle de l'érosion dans la formation des paysages. Je suis spécialiste des milieux littoraux : j'évalue la stabilité des côtes soumises aux vagues, aux courants, aux tempêtes et aux glaces. Il s'agit d'un domaine à la confluence de plusieurs disciplines : géologie, hydrologie, pédologie et géographie et même de la biologie.

Quand l'amour dicte son choix

Comment et pourquoi choisit-on la géomorphologie ?

Essentiellement, par amour immodéré de la nature et de l'environnement. Un amour qui me vient de ces merveilleux moments passés au grand air, au chalet du lac Jally. J'ai grandi à Saint-Paul-de-Montmagny. Avec la famille, tous les étés et jusqu'aux neiges, nous habitions ce chalet. Même après les vacances, nous y demeurions. Ma mère nous amenait au chemin où l'autobus scolaire nous cueillait pour nous mener à l'école de Saint-Paul. Avec ma fratrie, nous étions six, mes cousins-cousines et les quelques voisins, nous vivions en toute liberté dans la forêt et sur le lac. Nous ne quittions cet environnement qu'épisodiquement pour aller manger et dormir. Le soir venu, nous rentrions fourbus et dévorés par les moustiques. Une enfant sauvage j'étais.



Vue du [lac Jally](#) dans la municipalité de Saint-Paul-de-Montminy, dans la MRC de Montmagny. Cette magnifique nappe d'eau douce est celle qui a fait les belles heures de l'enfance de Danielle Cloutier. Elle l'a fait rêver d'une nature luxuriante et fragile à protéger.

**De la
petite
à la**

grande école

Mais vous me dites avoir eu un parcours sinueux, vous avez donc mis du temps à choisir la voie de la nature ?

Oui, à l'école je n'étais pas toujours assidue. Je portais peu d'intérêt aux matières scolaires.

Je ne rêvais que de me retrouver dehors, tant et si bien qu'après le secondaire 5, j'ai décroché, j'ai abandonné mes études pour rejoindre le monde du travail quelque temps.

Qu'est-ce qui vous a ramenée sur les bancs d'école ?

Je me suis mise à m'intéresser aux plantes comestibles et à leurs bienfaits sur la santé. Pour ça, j'ai fait grand usage des *Guides Fleurbec* de Gisèle Lamoureux. C'est cet intérêt qui m'a ramenée sur les bancs d'école. J'ai emprunté le chemin des cours aux adultes, option sciences, avant de poursuivre au CÉGEP, en sciences toujours. Puis ce fut l'université sans interruption pendant 15 ans.

Gisèle Lamoureux a été une amie personnelle. Elle aurait été ravie d'apprendre que ses publications ont fait des émules.

À l'université vous entreprenez un premier diplôme choisi par amour de la nature. Dans quelle direction avez-vous poursuivi ?



Les guides du Groupe Fleurbec fondé par la botaniste, écologiste Gisèle Lamoureux, il y en a 9 en tout, présentent les plantes sauvages de l'est de l'Amérique du Nord. Destinés à un large public, ils ont joué un rôle clé dans la découverte des Québécois de la richesse de la végétation indigène de leur territoire.

Oui, les plantes comestibles de la nature ont allumé l'étincelle qui a ensuite éclairé la voie.

J'ai d'abord complété un baccalauréat en biologie à l'université Laval. Je me voyais en recherche sur les milieux aquatiques, j'étais intéressée par la faune et la flore. Mais j'avais beau avoir couronné mon diplôme avec un certificat d'honneur et une mention au tableau d'honneur de la Faculté de sciences et de génie, dans les années 90, le marché du travail offrait peu d'opportunité pour les diplômés de ma discipline. J'ai alors entrepris une session supplémentaire en géographie physique. Je n'avais pas de plan de carrière, mais j'ai suivi l'appel de ma curiosité, celui des questions qu'il me tardait de répondre.

J'ai ensuite entamé une maîtrise en géomorphologie littorale avec mémoire. Le mien portait sur les côtes nordiques. L'évolution des côtes méridionales est connue, mais on ne savait rien sur celles du Grand Nord. Je me suis donc rendue à [Kuujjuarapik](#), au sud-est de la Baie d'Hudson, situé à l'embouchure de la Grande rivière de la Baleine, à la limite nord du territoire Cri et la limite sud de celui des Inuits. Je voulais connaître l'effet du froid et des vagues sur le déplacement des sédiments qui composent les plages nordiques et comprendre les différences entre les saisons d'hiver et d'été.



Ne me dites pas que ces autochtones qui sont déjà soumis aux effets de la fonte du pergélisol causée par le réchauffement climatique voient également leur littoral leur filer sous les pieds ?

Effectivement, avec le rehaussement du niveau moyen des mers, le phénomène d'érosion est exacerbé au nord comme au sud. Cependant, dans un environnement naturel comme on en retrouve au nord, les limites côtières sont en mouvement certes, mais les côtes meubles comme les plages sableuses se régénèrent annuellement, contrairement à ce qui se passe dans le Sud (exemple : mer des Caraïbes) où les infrastructures telles que les routes et les constructions hôtelières et résidentielles « les pieds-dans-l'eau » génèrent un déficit en apport de sédiments.

Intéressant, mais il n'y a pas que dans le Sud où l'érosion des côtes se fait sentir. On a vu certains littoraux gaspésiens être emportés par une tempête. Est-ce que les recharges de plages représentent une solution ?

Oui et non. Il faut concevoir les mesures de protection de la rive en fonction des conditions du milieu (courants, vagues, etc.). En Gaspésie on a construit une route en bordure de mer. Les changements climatiques engendrent un rehaussement du niveau moyen des mers et de la fréquence des tempêtes. Diverses solutions sont possibles, mais toutes, incluant l'enrochement, ont une durée de vie limitée. Les côtes les plus sujettes à l'érosion sont bien sûr, les côtes meubles comme les plages sableuses et les marais côtiers.

Fort intéressant, mais revenons-en à votre parcours si vous le voulez bien.

Après la maîtrise en '96, j'ai entrepris un doctorat, en océanographie cette fois. J'ai donc quitté Québec pour Rimouski. Je me suis alors intéressée aux impacts des déversements d'hydrocarbures en eau froide, en lien avec le transport pétrolier sur le fleuve Saint-Laurent. Il s'agissait de mener un travail de simulation en laboratoire.

Les débouchés

Quand j'ai terminé ce doctorat en 2003, le sujet a eu l'heur d'intéresser la Garde côtière canadienne. J'ai alors été embauchée pour approfondir mes recherches et développer une méthode de mitigation des impacts en dispersant les hydrocarbures déversés en eau froide et dans la glace, sous forme d'agrégats formés avec les sédiments.

Pendant mes études doctorales j'ai aussi été amenée à travailler à l'international, notamment en Italie pour mener des recherches sur l'érosion de la lagune de Venise avec des chercheurs du Danemark, Portugal, Pays de Galles, d'Italie et du Canada dont l'Institut Océanographique de Bedford en Nouvelle-Écosse. Nous avons étudié et documenté tous les environnements naturels autour de Venise afin de proposer des mesures visant la protection des marais. Le maintien de ces milieux naturels est primordial, car il représente un habitat pour les poissons; la pêche artisanale étant encore très présente à Venise.

J'ai ensuite bifurqué vers la consultation en environnement pour la firme d'ingénierie SNC-Lavalin et ensuite, jusqu'à tout récemment je suis passée chez Cima+ où je suis demeurée pendant plus de 8 ans à titre de chargée de projet en environnement. Comme professionnelle dans ce domaine nous travaillons en collaboration avec les ingénieurs, promoteurs, ministères et entrepreneurs afin d'améliorer et modifier des projets d'infrastructure qui doivent respecter un cadre légal, lequel est imposé par différentes lois relevant de différents ministères.

[Au moment de cette entrevue, vous êtes attachée à l'université Laval. Vous enseignez et menez des recherches à l'université Laval ?](#)

En 2007, je postulais un poste en géologie alors que s'ouvrait le programme de maîtrise en [biogéosciences de l'environnement](#). Mon parcours sinueux entre les différentes disciplines de la biologie, de la géographie et de l'océanographie s'avérait parfaitement ciblé pour ce programme. J'ai été embauchée à titre de chargée d'enseignement et 17 ans plus tard j'y suis toujours. Il s'agit d'un programme bi-facultaire impliquant la Faculté de sciences et de génie et celle de foresterie, de géographie et de géomatique. J'y donne cours tout en poursuivant quelques projets de recherche sur les milieux côtiers au Nunavik.

Finances et études

[Sinieux parcours, mais très long aussi. Comment avez-vous pu financer ces années d'études ? En 1994, vous étiez lauréate de l'AFDU, vous étiez alors à la maîtrise ?](#)

Oui, j'étais à la maîtrise et ce fut ma première demande de bourse à recevoir une réponse positive. Ce n'est pas tellement le montant autant que la reconnaissance qui m'a donné de

l'élan. J'ai vécu cette réponse comme un encouragement. À la maîtrise, nous passons beaucoup de temps à postuler pour des bourses et nous essayons plusieurs refus. Cette première réponse m'a convaincue de mes capacités, moi qui faisais un retour aux études et pour qui les cursus universitaires demeuraient la chasse-gardée des grands penseurs de ce monde.

Après cette première bourse, j'en ai obtenu une plus substantielle du Fonds de recherche du Québec (FQRNT) de 40 000 \$ pour trois ans, puis une autre de la Fondation de l'UQAR : 15 000 \$ pour un an.

Mais ce n'est quand même pas faramineux. Comment avez-vous survécu tout ce temps ?

Avec 13 000 \$ par an en moyenne. Toutefois, seule avec mon chien et mon ordi dans la petite maison à Pointe-au-Père sise devant la mer, j'avais tout ce qu'il me fallait : un beau milieu et la possibilité d'apprendre. J'ai vécu des années de pur bonheur.

Vie personnelle

Belle carrière et bien remplie, mais en dehors des études et du travail, qu'est-ce qui remplit votre vie ?

Vous avez raison : études et travail furent mon lot quotidien jusqu'à maintenant. Encore tout récemment, j'occupais deux emplois : ma charge d'enseignement à l'université et mon emploi de génie-conseil chez [CIMA+](#) pour des projets en milieux aquatiques, portuaires et de dragage. J'ai eu une vie complètement organisée autour du travail. À 62 ans, j'aspire désormais à un travail qui s'organise autour de ma vie. Je vise un meilleur équilibre. Mon modèle a été celui de mon père qui a toujours travaillé 7 jours sur 7. Pour la petite histoire, je suis née alors qu'il venait d'être élu à l'Assemblée nationale sous Daniel Johnson, ce qui explique d'ailleurs mon prénom : Danielle. Il a rapidement été nommé ministre de la Santé, de la Famille, du Bien-être social, poste très exigeant qu'il a occupé pendant plusieurs années. Quand il a quitté ses fonctions, il est revenu à sa pratique comptable. Toutefois, avec un bureau à domicile et tout en demeurant engagé en politique, il maintenait son rythme à 7 jours sur 7. Le temps de sa carrière politique, nous le voyions surtout les fins de semaine. Quand il était présent, il nous enrôlait dans la cueillette des fraises des champs pendant plusieurs heures. Il adorait aller à la pêche au bord du lac. Ma mère, une force de la nature qui a vécu jusqu'à 97 ans, occupait une grande part de l'espace parental.

Ses deux fidèles compagnons Labernois qui observent patiemment les canards sur le lac Jally.



Mais au fait, votre père éduqué n'a certes pas vu d'un bon œil votre décrochage scolaire ?

Pour mes parents, cette décision fut difficile d'autant que le reste de la fratrie poursuivait des études. Mais avec du recul, je pense que ce décrochage a été salutaire en ce qu'il m'a permis de découvrir ce qui m'intéressait vraiment et m'a incitée à faire un retour aux études.

J'ai l'intuition qu'études et travail ne vous ont pas laissé le temps d'avoir des enfants : je me trompe ?

Non, pas d'enfants, mais cinq nièces auxquelles je demeure très attachée. Je suis d'ailleurs la marraine de la fille de ma sœur qui a été infirmière quelques années au Nunavik. J'ai aussi mes fidèles compagnons, deux Labernois qui m'accompagnent partout. Mon conjoint et moi avons toujours eu des chiens à la maison. Ils sont très actifs et comme ce sont de grands chiens, ils doivent faire beaucoup d'exercice au quotidien, surtout jouer et courir.

Je crois avoir suffisamment abusé de votre temps avec mes questions, j'arrive à celle qui clôt notre entrevue. Quels conseils réservez-vous à celles qui voudraient suivre vos traces ?

Pour celles qui voudraient suivre ses traces

J'en ai plusieurs;

- Croire à ses intuitions, suivre sa passion, se coller à ses décisions : c'est ce que j'ai toujours fait et je suis contente de mes choix et de mon parcours.
- Combattre ses craintes : je craignais les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je m'y suis mise à fond pendant mes années de rattrapage scolaire avec pour résultat que j'ai terminé avec un 100 % de réussite, résultat qui m'a donné envie de poursuivre dans cette discipline.
- Ne jamais abandonner un cursus scolaire : quand j'ai fini le bac en 90, il n'y avait pas d'emploi. J'ai poursuivi ma formation. J'encourage toujours mes étudiantes et étudiants à terminer leurs études afin de disposer de plus d'opportunités.

- En environnement, la polyvalence est un atout : soit pour accompagner des ingénieurs en infrastructure ou pour poser un diagnostic sur une problématique environnementale particulière comme la qualité de l'eau, la conservation des habitats naturels, l'aménagement et la restauration de sites, etc., cela requiert des connaissances multidisciplinaires.

Ce dernier point suscite une dernière question si vous permettez. Vous œuvrez dans un domaine qui est encore à prédominance masculine. Comment se passent vos rapports avec vos partenaires ?

Toujours très bien. Chez CIMA+ nous menions plusieurs rencontres en visioconférence et souvent j'apparaissais comme la seule femme au tableau des participants. J'étais toujours très bien accueillie. Il fut un temps où j'aurais été un peu intimidée, mais plus maintenant. Et puis les femmes sont tellement préoccupées d'environnement que je ne doute nullement qu'avant longtemps elles domineront la discipline.

Merci c'était ma dernière question.